

Stéphane Olivesi, *Référence, déférence. Une sociologie de la citation*

Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Communication et civilisation, 2007, 106 p.

Gilles Boenisch



Édition électronique

URL : [http://
questionsdecommunication.revues.org/1601](http://questionsdecommunication.revues.org/1601)
ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2008
Pagination : 373-374
ISBN : 978-2-86480-981-4
ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Gilles Boenisch, « Stéphane Olivesi, *Référence, déférence. Une sociologie de la citation* », *Questions de communication* [En ligne], 14 | 2008, mis en ligne le 24 janvier 2012, consulté le 31 janvier 2017. URL : <http://questionsdecommunication.revues.org/1601>

Ce document a été généré automatiquement le 31 janvier 2017.

Tous droits réservés

Stéphane Olivesi, *Référence, déférence. Une sociologie de la citation*

Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Communication et civilisation, 2007, 106 p.

Gilles Boenisch

RÉFÉRENCE

Stéphane Olivesi, *Référence, déférence. Une sociologie de la citation*, Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Communication et civilisation, 2007, 106 p.

- 1 L'ouvrage de Stéphane Olivesi, *Référence, déférence. Une sociologie de la citation*, examine le statut particulier des citations dans les productions écrites, scientifiques et universitaires. L'auteur y aborde cette question sous un angle sociologique et stratégique et se demande pourquoi les ouvrages multiplient les citations et les notes de bas de pages, et pourquoi les étudiants le font naturellement dans leurs mémoires. S'agit-il d'un acte traditionnel, d'un rituel, d'un exercice imposé, ou encore d'une justification purement scientifique ?
- 2 Professeur en sciences de l'information et de la communication, Stéphane Olivesi donne le ton dès la première page : « La mesure très modeste de l'espace occupé par les citations en bas de page ne doit donc pas conduire à minimiser leur importance et sur tout leur fonctionnalité. Il s'agit au contraire de les saisir comme des pièces centrales pour des productions savantes (articles, thèses, livres, conférences...) qui tirent de leur présence une grande partie de leur signification et de leur valeur. À partir de ces citations se lit l'état d'un champ scientifique, les rapports de domination dont il est le théâtre, les luttes qui se nouent en son sein, la distribution des positions occupées par les agents et, plus important encore, les dynamiques sociales qui conditionnent, stimulent ou entravent la production scientifique » (p. 1). Son approche se détache fortement d'une analyse conventionnelle, limitée aux champs définitionnels et problématiques, et livre une enquête détaillée sur le sujet, fondée sur une dimension chiffrée et mesurée.

- 3 Ainsi explique-t-il que citer n'est pas un acte symbolique ou anodin, « c'est aussi prendre position relationnellement par l'instauration d'un rapport à ce que l'on cite et pour ce que citer signifie à l'égard de tiers. La citation est une action dont la signification ressort principalement de l'intentionnalité qui la sous-tend » (p. 10). Toutes les citations n'ont *a priori* pas la même pertinence, elles « ne se valent pas et toutes ne revêtent pas la même signification stratégique » (p. 34). Et c'est bien de stratégie qu'il s'agit, « partant du primat de la relation qui suppose que citer est un acte relationnellement déterminé » (p. 34), Stéphane Olivesi classe en plusieurs registres les logiques citationnelles.
- 4 Le premier – qu'il dénomme « registre primaire » – caractérise la stratégie citationnelle qui se fonde directement sur l'enjeu social et personnel, où « celui qui est cité et celui qui cite, le cité et le citant, sont en relation d'un point de vue pratique mais sur tout structural, du seul fait de leur appartenance commune à un même champ » (p. 35). Les logiques qui le composent, sont la cooptation, l'allégeance/ déférence, la reconnaissance, l'interdépendance, la connivence, l'appartenance, l'autopromotion, déterminant un jeu de dépendance mutuelle. Le « registre secondaire » caractérise, quant à lui, les pratiques citationnelles « plus autonomes », qui vont dans l'intérêt du sujet traité « en faisant sens » (p. 39) réellement avec le contexte en question. Le jeu relationnel n'est plus uniquement limité au réseau stratégique social, et justifie de citer des auteurs pertinents d'époques et de champs différents, même s'il n'existe pas de relations personnelles ou structurales directes. Les logiques pointées sont le placement, l'imposition définitionnelle, la monstration de ressources. Enfin, le « registre négatif » consiste à déprécier certaines sources, essentiellement par occultation ou négation symbolique, ou encore par un principe de raréfaction pour valoriser artificiellement les seuls auteurs cités. Les logiques caractéristiques sont l'occultation, la raréfaction, l'ignorance, la critique, l'allusion. Ainsi celui qui cite, par la manière dont il le fait, et par ce qu'il cite, livre-t-il quantité d'informations relatives « à sa socialisation scientifique, à sa position et à ses ressources, à sa manière de concevoir le jeu scientifique » (p. 88).
- 5 Plus intéressant encore, Stéphane Olivesi démontre, chiffres et graphiques à l'appui, la relation directe entre le statut social d'un auteur et les citations le concernant : « Il existe une sorte de décalage temporel entre le moment où l'agent produit scientifiquement, exerce des responsabilités, et fait l'objet d'une relative bienveillance citationnelle. Il se confirmerait que la condition primordiale pour être cité réside non pas directement dans l'activité éditoriale qui peut rester plus ou moins invisible, mais dans la visibilité sociale conquise par l'auteur qui garantit rétroactivement à cette activité éditoriale, même restreinte, une visibilité. Ce qui revient à dire que ce qui est cité, c'est moins le produit éditorial et scientifique que l'agent dont on suppose qu'il dispose des ressources suffisamment importantes pour mériter d'être cité afin d'attirer non seulement son éventuelle bienveillance, mais aussi celle des autres agents qui, participant au jeu social, sont censés communier dans la reconnaissance de sa légitimité » (p. 55).
- 6 En soulignant de manière convaincante la spécificité des pratiques citationnelles, ce livre est engagé pour une grande partie sur le terrain stratégique. On retiendra en particulier la méthodologie d'analyse se fondant sur des éléments chiffrés et sur une enquête méticuleuse. De même, l'agilité de l'auteur à ne pas s'enfermer dans une position unique sur l'ensemble de l'écrit : il propose constamment des points d'équilibres aux propos défendus. Finalement, quelles que soient les réserves que l'on pourrait émettre par rapport à cette position, la délimitation et l'enrichissement analytique de cette étude méritent de retenir toute l'attention, d'autant qu'elle nous incite à réfléchir davantage

sur la relation que nous portons à nos pratiques rédactionnelles de la citation. Les notes de bas de page et les références qu'elles convoquent éclairent ainsi la production scientifique, ses logiques et sa structuration. Saisir leur fonctionnalité, interpréter et décrypter leurs sens, semble primordial pour la prise en compte de l'écrit à sa juste valeur. Elles sont en quelque sorte comme des pièces incontournables pour les productions universitaires et scientifiques, qui tirent de leur présence une partie de leur crédibilité et de leur signification.

AUTEURS

GILLES BOENISCH